

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2023

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

CORRIGÉ

Éléments de correction

Cet extrait, tiré de *Salon de 1767*, appartient à la longue étude que Diderot fait d'un tableau d'Hubert Robert. Après avoir rigoureusement décrit la toile, il s'emploie à exposer un jugement esthétique qu'il élabore grâce à l'analyse de ses émotions et de la relation toute personnelle qu'il noue avec l'œuvre et ce qu'elle exprime du rapport au temps.

La connaissance du tableau sur lequel s'interroge Diderot n'est pas nécessaire, et plusieurs parcours de lecture sont envisageable ; le candidat peut retenir la dimension lyrique et émotionnelle du passage ; il pourra aussi bien s'attacher à l'étude de la tension à l'œuvre dans le texte entre imagination et jugement esthétique ; un parcours centré sur le dévoilement intime de Diderot spectateur est parfaitement recevable.

Nous proposons de développer l'idée que Diderot exprime ici un jugement esthétique que modèlent l'imagination et l'émotion, en même temps qu'une réflexion sur la fuite du temps.

- **Une réflexion esthétique**

Le passage s'intègre dans un long article du *Salon de 1767* ; l'un de ses enjeux est donc d'exposer ce qui, aux yeux du critique qu'est Diderot, fait l'intérêt et la valeur du tableau qu'il observe.

- Le souci du vrai

Diderot se laisse emporter par un tableau dont la qualité picturale lui fait confondre représentation et réalité : le tableau de Robert figurant des ruines a disparu dès la première ligne, au profit des ruines elles-mêmes. Le même phénomène se constate au début du paragraphe 2 : « la ruine » évoquée semble authentique et tangible, véritable « lieu » où l'on peut se ressourcer. Diderot insiste sur sa matérialité par des adverbes de lieu (« c'est là »), des déictiques (« ce lieu ») ; l'abondance des notations renvoyant à la nature, le rocher, le vallon, le torrent impétueux et l'évocation, par contraste, des espaces urbains, sont autant d'éléments qui à ses yeux confirment l'existence géographique des ruines comme « lieu » et la confusion entre le tableau et le réel.

- L'intentionnalité

Un tableau doit, par son expressivité, provoquer chez son spectateur une réflexion. Cette réflexion peut être philosophique : le premier paragraphe pose les « idées » que suscitent les ruines, et développe une méditation sur le temps et la condition humaine. Elle peut aussi être morale ; le troisième paragraphe dresse le panorama de l'espace des hommes : il se caractérise par le bruit (« tumulte »), la cupidité (« intérêt »), et tous les « embarras de la vie » : « des passions, des vices, des crimes, des préjugés, des erreurs ». L'énumération sur laquelle le paragraphe s'achève amplifie les turpitudes morales du monde. A l'opposé, l'espace des ruines, lieu apparemment placé sous le signe du retranchement (comme le montre la répétition de la préposition privative « sans » : « sans trouble, sans témoins, sans importuns, sans jaloux »), apparaît au contraire comme associé aux valeurs morales : la sincérité du cœur, l'amour et l'amitié, la douceur de l'âme.

Le but du tableau est d'élever « l'âme » et de favoriser la transparence du cœur : il permet l'épanchement de la sensibilité.

- Le sensible

Un tableau doit susciter l'émotion de son spectateur. Diderot est le propre exemple de l'efficacité du tableau de Robert ; il exprime le spectre des émotions par lequel il passe, d'une palpitation (« je frémis »), à un sentiment de plénitude (« je suis plus libre ») et une aspiration au bonheur (« nous jouirons de nous »). L'épanouissement individuel passe par une plongée en soi-même, favorisée par la solitude, et qui permet non seulement une meilleure connaissance de soi-même,

mais des retrouvailles intimes avec son moi profond : la litanie de comparatifs « plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi » insiste sur la renaissance jubilatoire du moi.

Le plaisir est lié à la variété des sentiments que le spectacle convoque : plaisir de l'introspection (« je sonde mon cœur »), et de l'amour, de l'inquiétude de ne pas être aimé (« je m'alarme ») et de se découvrir heureux (« me rassure »). Il est aussi lié à un sentiment absolu de liberté : devant un bon tableau, le spectateur accède à son identité profonde ; il peut s'épancher « sans gêne », « parler tout haut » et surtout laisser libre cours à sa sensibilité.

- **Une approche sensible**

- Le spectacle des ruines offre à l'imagination de Diderot une opportunité de se déployer : il réinvente le tableau autant qu'il le regarde.

- Le premier paragraphe crée, par un phénomène d'amplification et de grandissement, un univers épique : les verbes d'action et le champ sémantique du mouvement suggèrent une nature sauvage et terrible. Par sa puissance (« torrent », « flot », « masses »), elle devient l'expression d'un monde pris dans le tourbillon de la destruction, entré dans le chaos de l'anéantissement.

- Au spectacle de ce monde en ruines, s'opposent des images plus calmes et plus douces, devant lesquelles le cœur humain peut trouver le repos. La contemplation et la rêverie solitaire favorisent le surgissement de scènes sentimentales. La seconde partie du texte évoque donc des scènes idylliques, que le présent de l'indicatif fait exister dans le temps immédiat de la sensation. Toutes sont placées sous le signe de l'affectivité et du « cœur ». L'amitié et l'amour s'inscrivent dans ce décor (« c'est là »).

- Un épanchement lyrique

- Par l'utilisation systématique d'une première personne du singulier, parfois accentuée par la forme renforcée (« en moi », « à moi », « de moi »), Diderot place le cœur au centre de la critique d'art. L'unité du texte réside dans l'omniprésence de l'émotion lyrique.

- Elle s'exprime par des procédés divers qui émaillent tout le passage : une ponctuation expressive ; des variations rythmiques et de tonalités qui miment le mouvement des sentiments ; des tournures d'insistance, comme des anaphores, des répétitions...

- Elle s'exprime également par le choix d'un lexique expressif, des verbes de sentiment ou qui suggèrent un état d'âme (« je regrette », « m'alarme », « nous jouirons »).

- Le tableau est le révélateur d'une sensibilité exacerbée, à fleur de peau, qui ne demande qu'à s'épanouir en des « larmes sans contrainte ».

- **L'expression de la fuite du temps**

- Si le spectacle des ruines autorise une plongée dans les profondeurs de sa vie intérieure, il contribue aussi pour Diderot à la douloureuse prise de conscience de la fragilité humaine et du déclin inexorable du monde.

- Diderot observe que le monde des choses et des êtres décline lentement mais inexorablement.

- Ce constat s'exprime par plusieurs procédés : l'exploitation du champ lexical de la destruction dans le paragraphe 1 ; l'énumération de verbes donnant à voir une progressive dégradation physique (« s'affaisse », « se creuse », « chancelle » ...) ; le ternaire oratoire de la ligne 1, qui place la perspective de la mort (« périt ») au cœur même du processus : la répétition du pronom indéfini « tout » souligne l'inéluctabilité implacable de cette destruction. La destruction frappe même ce qui semblait devoir résister à jamais : « le marbre des tombeaux » s'effrite ; en même temps, le jeu sonore « tombeaux/tomber » prolonge phoniquement la chute et la ruine des objets. Le paragraphe s'achève sur des images de mort plus violentes, symbolisées par la victoire d'une nature sauvage et puissante (« torrent », « abîme » ...)

- Les éléments du monde sont statiques et pesants (le marbre, le bronze) et pourtant ils sont insensiblement emportés par une nature toujours en mouvement (les verbes à la forme pronominale insistent sur le processus en cours : « se creuse », « s'ébranle » ...). L'homme n'a

aucune chance : sa fragilité, « existence éphémère » et « le faible tissu de fibres et de chair » dont il est fait le condamnent à une disparition brutale, contre laquelle il tente en vain de lutter. Le contraste entre la triste réalité (« fin », « celle qui m'attend ») et le cri de révolte que le « je » tente de lui opposer (« Je ne veux pas mourir ! ») ne fait que renforcer le sentiment de son impuissance, lui qui « prétend » pouvoir arrêter le cours des choses et « le flot qui coule à [s]es côtés ! ».

- La vision des ruines fait naître chez Diderot l'image de l'anéantissement du monde entraîné dans un mouvement permanent, qui survivra pourtant à sa propre destruction. Après la disparition de l'homme, après la chute des dernières ruines, le monde sera encore là, au-delà de toute matière : « Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. » Le parallélisme des deux phrases (longueur, structure), l'utilisation du présent de vérité générale, également noté dans le ternaire de la ligne 1, confèrent au propos une portée universelle : la méditation esthétique se fait philosophique.

On valorisera :

- Une copie évoquant, même maladroitement, la poétique des ruines, de Du Bellay aux Romantiques ;
- Une copie sensible à l'émotivité pré-romantique de Diderot dans ce passage.

On pénalisera :

- Toute copie ne s'appuyant pas sur une étude précise des procédés mis en œuvre ;
- Un travail qui se limiterait à une juxtaposition de remarques ne construisant aucune interprétation ;
- Une langue mal maîtrisée.